

# UNE HEURE AVEC LEON PIERRE-QUINT

Romancier, Historien et Critique

par FRÉDÉRIC LEFÈVRE

28 Jan

— De quel nom vous appeler, Léon Pierre-Quint, historien, critique, essayiste? Il y a de tout cela en effet dans votre Marcel Proust ainsi que dans votre André Gide. Puisque j'ai cité vos deux principaux ouvrages, je voudrais vous po-



ser tout de suite une question : pour ces sortes de travaux, la difficulté est-elle plus grande quand il s'agit d'un écrivain vivant ?

— La méthode de travail est à peu près la même. Lorsque j'ai entrepris d'écrire sur Gide ou sur Proust, j'ai pris contact dans la mesure du possible avec le milieu de l'écrivain...

— Qu'entendez-vous exactement par le milieu de l'écrivain ?

— Il s'agit avant tout de ses amis. Un grand écrivain vit en eux et, même, peut-être, par eux. Les documents et surtout les documents biographiques sont extrêmement rares sur un contemporain.

— Les plus importants sont souvent d'ailleurs inutilisables...

— Aussi rien n'est plus précieux que les divers points de vue que l'on obtient sur un écrivain par des conversations avec ses amis. Il faut naturellement soumettre à une critique attentive ces documents presque toujours contradictoires.

Les amis de Gide sont avant tout des écrivains. Ceux de Proust étaient presque uniquement des « gens du monde ».

Je ne suis guère entré en rapport direct avec Proust, mais nous avons beaucoup correspondu dès 1914.

— Mais pourquoi ne vous appliquez-vous pas seulement à reformer l'homme d'après son œuvre ? Ainsi, traitant tel contemporain comme s'il était mort il y a quelques siècles, vous auriez cependant le grand avantage, connaissant l'homme et ses amis, de pouvoir éprouver, mais pour vous-même et sans l'exprimer, votre reconstruction synthétique au contact des réalités fragmentaires fournies par la vie.

— Ce qui m'intéresse avant tout dans la critique d'une œuvre, c'est l'attitude de l'homme devant la vie, attitude qui se manifeste dans toutes les formes de son activité. C'est cette dramatique interrogation : Que faire de la vie ? Que peut un homme ? Comme la plupart des êtres vivent selon des compromis plus ou moins inconscients, il n'y a plus que quelques adolescents et quelques créateurs qui osent mettre l'existence en question.

La recherche de cette attitude, la clé de l'œuvre est quand même, je dois vous l'avouer, rendue plus difficile, mais aussi plus passionnante lorsqu'il s'agit d'un auteur vivant, dont le travail, inachevé, peut toujours nous révéler des surprises.

— Evidemment si vous aviez achevé votre Gide au moment où paraissait le Proust, c'est-à-dire, il y a six ans, vous auriez eu du mal à nous annoncer l'adhésion de votre auteur au communisme !

— Remarquez que la publication de l'œuvre de Proust était loin d'être achevée (il manquait cinq ou six volumes) lorsqu'a paru mon ouvrage. J'ai cru cependant pouvoir préciser à l'avance la signification du *Temps perdu et retrouvé*.

L'attitude de Proust devant la vie n'est apparue ainsi : aucune inquiétude religieuse ; aucune inquiétude sociale. Nous avons vingt, trente, quarante années à vi-

Les Nouvelles Littéraires - 28 Janvier 1933

vre. Comment tirer de cette brève existence, la joie ? Proust a recherché le plaisir dans la vie mondaine, puis dans le voyage, que sa santé lui rendait presque impossible, il a connu l'amour, où il n'a trouvé qu'un sentiment d'anxiété douloureuse, de lamentables déceptions. Mais il y avait pour lui l'émotion esthétique, évocatrice des souvenirs profonds. Quelques notes de musique, la couleur jaune d'un petit mur sur une toile de Vermeer, son propre travail créateur, lui ont donné des minutes de joie telle que, malgré son pessimisme, la vie lui semblait valoir la peine d'être vécue ou, tout au moins, prenait une signification.

Deviner la direction générale de l'œuvre de Gide était plus difficile. Je voyais cependant Gide s'orienter vers les questions sociales que précisément j'avais l'intention, il y a plusieurs années déjà, de développer dans mon livre. De là à prévoir son adhésion aux idées communistes il y avait encore plus qu'une nuance...

— Cette orientation sociale vous est apparue plus nettement avec le Voyage au Congo ?

— Il faut, je crois, remonter encore plus haut. Dès ses premiers livres, Gide pose les grands problèmes de l'organisation et de l'existence même de la famille, s'interroge sur ce qu'est la justice humaine et l'examine jusque dans ses modalités pratiques.

La question est, d'ailleurs, plus générale: jusqu'à quarante ou quarante-cinq ans, Gide n'a pu se détacher des préoccupations religieuses. *Num quid et tu ?* est encore, pendant la guerre, un retour sinon à la religion, tout au moins à un mysticisme évangélique. Mais, coïncidant avec l'étonnante poussée de vie qui a accompagné l'armistice, s'est consommé en lui à ce moment-là, la rupture définitive avec son passé religieux. Dès lors il était prêt pour *autre chose*.

— Cet « autre chose » fut donc le communisme, mais comment va-t-il concilier son individualisme avec les exigences marxistes ?

— Il est frappant de constater qu'un écrivain, qui depuis longtemps, a défendu l'U.R.S.S., s'est exprimé récemment à ce sujet dans des termes analogues à ceux de Gide. Romain Rolland, en effet, écrivait : « Vous êtes, mes amis en U. R. S. S., des consciences libres donc de vrais individualistes sans le savoir. » A cette lettre de Rolland, Lounatcharsky a répondu qu'il le savait parfaitement, et qu'il revendiquait même, dans un certain sens, cette étiquette. L'individu a toujours été pour Gide un point de départ. Sans doute il faut d'abord se connaître, prendre conscience de ses moyens pour réaliser la tâche unique, irremplaçable, pour laquelle chacun de nous est fait. Mais pour aller toujours droit devant soi, jusqu'au bout, pour se dépasser, l'individu doit être prêt à faire le sacrifice de lui-même. Se sacrifier pour qui, pour quoi ? C'est alors que Gide s'est orienté vers l'Homme et bientôt vers la synthèse humaine supérieure qu'est la société. Autrement dit, pour être véritablement soi-même, l'individu doit développer à la fois ses instincts égoïstes et ses instincts altruistes aussi réels les uns que les autres. Une tendance spontanée nous pousse à sauver notre propre existence lorsqu'elle est en danger, c'est l'instinct de conservation ; mais une tendance aussi impérieuse nous incite à nous jeter à l'eau pour sauver un homme qui se noie. Pour se réaliser pleinement l'individu devra s'affirmer en même temps que se dépasser pour rejoindre l'homme. Il est d'ailleurs frappant que le but de Marx soit d'établir un état de libres rapports humains « où le libre développement de chacun sera la condition du libre développement de tous. »

le libre développement de chacun sera la condition du libre développement de tous. »

— *Tout le monde sera d'accord sur de tels principes qui ne sont d'ailleurs pas spécifiquement communistes, les heurts viendront au moment des applications.*

— Il n'en reste pas moins qu'on s'imagina souvent que l'individu doit être opprimé par le collectivisme, dont on oublie que le but ultime est de rendre la liberté à tous. D'ailleurs le marxisme est avant tout une méthode, et c'est pourquoi ces principes, même généraux, sont si importants.

— *Enfin cela nous changera : M. Gide apparaîtra désormais comme un homme de foi, prophète de l'ordre nouveau et prêt selon sa solennelle affirmation à en devenir le martyr !*

— Gide, homme de foi, dites-vous ? Peut-être ? Il a des moments où les nécessités sociales, les abus, les excès, les erreurs, les injustices peuvent s'imposer d'une manière si pressante à l'homme qu'il lui faut prendre parti.

L'étonnement concernant la dernière attitude de Gide n'a d'ailleurs été si vif que parce qu'on l'a envisagée sur le plan politique et non sur le plan intellectuel qu'il n'avait pas quitté.

Sur ce plan se pose, par exemple, toute la question de la nécessité de l'option et de l'impossibilité d'une pensée qui se voudrait désintéressée dans le domaine de l'art et de la connaissance.

— *Comment se fait-il que vous n'ayez pas discuté plus longuement le point de vue catholique sur Gide ?*

— Celui-ci est à peu près toujours le même. Le catholique prétend prouver que Gide a abandonné la foi religieuse uniquement pour libérer ses passions et se donner au « Mal ». Point de vue qui suppose la croyance en un « Bien » et en un « Mal » absolus. Mais dès l'instant où « Bien » et « Mal » n'existent plus qu'en

li  
s  
è  
c  
c  
i  
d  
p  
d  
v  
p  
b  
s  
c  
c  
c  
t  
l  
n  
C  
f  
d  
n  
d  
s  
b  
j  
q  
e  
s  
c  
r  
h  
s  
r  
e  
b  
q  
n  
r  
j

fonction des droits et des devoirs de l'individu envers son propre avenir et envers le devenir social, la question ne se pose plus.

Contrairement à ce que déclarent quelques essayistes catholiques, Gide n'a jamais dit à l'individu : — Agis comme il te plaît, mais — Agis selon ta propre loi, « que chacun suive sa pente, mais en montant. » Ces essayistes pensent, il est vrai, que la morale catholique abandonnée, on se trouve devant le néant.

— Mais quittons un peu vos modèles et revenons à vous-même. Vous avez commencé en 1924 par deux œuvres romanesques, *La femme de paille* et *Déchéances aimables*. Est-ce que le succès de vos essais biographiques vous a définitivement détourné du roman ?

— Je n'ai jamais vu de profonde séparation entre l'essai critique tel que je le conçois et l'œuvre romanesque. Une œuvre critique ou romanesque ne m'intéresse que par les grandes questions qu'elle pose et qui sont exprimées directement ici, là indirectement.

Je songe à donner une suite sous un autre titre, que je n'ai pas encore, à *Déchéances aimables*.

Ce recueil de contes burlesques a été écrit pendant la guerre. J'avais vingt ans, et je me trouvais placé devant la nécessité de choisir un mode d'existence... Ce choix m'obsédait. Je pensais aux « ratés » qui trouvent toujours toutes sortes de « bonnes raisons » pour justifier leur paresse, leur impuissance.

Max Jacob, qui fut un des premiers écrivains modernes que j'ai rencontrés, s'éprit de ce petit livre et voulut l'illustrer. Je possède encore ses aquarelles. Le projet n'aboutit pas et le volume ne parut qu'en 1924...

A présent, je pense à un roman proprement dit, l'unique que j'écrirai vraisemblablement. Ce roman sera celui d'un homme d'affaires, qui aurait une âme. Qu'est-ce que l'honnêteté en affaires ? Qu'est-ce que le sentiment de solitude et d'an-

goisse de l'homme qui se débat au milieu des multiples pièges que lui tend la société, la société, cet être invisible et abstrait, et qui peut cependant s'emparer de nous ?

— Et à qui sera consacré votre prochain essai biographique ?

— Sans doute à des hommes d'action, c'est-à-dire à ceux qui savent s'emparer de « l'occasion ». Il faut souvent pour cela une patience extraordinaire. Lenine a attendu la moitié de sa vie, l'occasion, le grand moment, 1917. L'homme d'action est peut-être celui qui sait attendre.

Mais je ne vois pas l'action limitée seulement à la forme dont je viens de parler. Ce qui m'intéresse c'est le passage de la pensée qui est déjà un acte, à l'acte lui-même. Quelle différence y a-t-il entre l'activité d'un Spinoza et celle d'un Lénine ? Chez certains, il semble qu'on entrevoit une sorte de transition, chez un Gandhi, par exemple, dont la vie est à la fois de pensée et d'action.

Lorsque j'ai publié mon essai sur *Lautréamont*, je pensais écrire deux trilogies : la première aurait été consacrée aux révoltés de la révolte absolue. Choisis dans des domaines très différents, je songeais à Nietzsche, à Rimbaud, qui ont eu une très grosse influence sur moi. Depuis Job jusqu'à Lautréamont, il y a à travers l'histoire ce que j'appellerai un type prométhéen. Mais la révolte absolue conduit Nietzsche à la folie et Rimbaud à recommencer la vie par le début. Dans une seconde trilogie j'aurais placé au-dessus de ces grands révoltés le sage qui atteint la sérénité, Goethe, Vinci, Spinoza. Un Goethe a dépassé le moment de la révolte, s'appuie cependant sur un inexorable pessimisme. La lucidité du pessimisme m'a toujours paru nécessaire, car seul il peut faire comprendre la place de l'homme sur terre, la valeur relative de la vérité.

Ce n'est que lorsque l'homme a pris conscience de la relativité de toutes les choses de cette vie, qu'il peut se livrer à la recherche de la connaissance humaine.

FREDERIC LEFEVRE.